

VICTOR KLEMPERER : UN JUIF ALLEMAND SOUS LE NAZISME

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTÉRAIRE – ESSAIS
14/09/2000

« Que va-t-il advenir de moi, professeur juif ? » Telle est la question que se pose, en 1933, lors de l'arrivée de Hitler au pouvoir, Victor Klemperer, protestant de religion, mais juif par ses origines, jeune et vigoureux quinquagénaire, professeur à l'université de Dresde. Il a bénéficié jusqu'alors d'une belle carrière « académique » en tant que spécialiste de littérature française et italienne, ce qu'on appelle outre-Rhin la « romanistique » ; et tout d'un coup, il voit littéralement l'avenir se boucher devant lui et devant sa femme, Eva, fût-elle prussienne « aryenne », comme disaient les hitlériens à l'époque.

Victor sait que dorénavant il ne pourra plus publier dans des revues, ni faire partie de jurys d'examen ; les étudiants vont désertier son cours, car l'Etat national-socialiste n'a guère besoin d'enseignants de français, a fortiori quand ils sont israélites. Les compagnons de malheur de Klemperer partent pour la Turquie, les Etats-Unis, la Palestine. Victor et sa femme, pourtant, s'incrument, faute de débouchés peut-être, et se font construire une maison avec jardin dans la banlieue de Dresde, car la chose est encore possible en 1934. De toute manière, l'émigration s'avère difficile, et puis notre « romaniste » est violemment antisioniste, comme du reste il est anti-rousseauiste (Jean-Jacques, selon lui, est une espèce de fasciste). Bientôt limogé de sa chaire d'université, Victor se décide ultime espace de liberté à passer le permis de conduire et à s'acheter une voiture. « Auto uber alles ! » dit-il. Il emmène pour de longues promenades en « bagnole » ses amis, terrorisés par son style de conducteur débutant, et se fâche tout rouge quand ils s'en plaignent ! Dans des conditions assez semblables, à l'époque, deux automobilistes entrent en collision ; ils échangent les insultes et les papiers... et tombent dans les bras l'un de l'autre quand ils s'aperçoivent qu'ils sont juifs. Mais l'humour, même noir, perd rapidement ses droits.

L'ex-professeur, d'origine juive, tout chrétien qu'il soit (plutôt agnostique en fait), doit maintenant s'appeler Victor Israël Klemperer, deuxième prénom qui ne fut jamais le sien. Il se veut, avec des hauts et des bas, toujours allemand, mais il demande quand même un visa pour les Etats-Unis : il obtient, avec sa femme, les numéros 56 429 et 56 430 sur la liste d'attente du consulat yankee (il n'y a donc pas que les Suisses...). Bientôt survient l'interdiction légale faite aux juifs, tenus pour « pollueurs », de fréquenter les cinémas et les concerts. Et puis interdiction aussi d'aller dans les bibliothèques. Impossible donc de poursuivre les études sur la littérature française, qui étaient la raison d'être scientifique de « V.K. »

Après le pogrom de 1938, notre homme n'a plus d'espoir qu'en la guerre. Celle-ci sera loin d'arranger les choses : Eva et Victor doivent maintenant quitter leur pavillon de banlieue, confisqué, pour s'en aller résider dans la maison des juifs, la Judenhaus, au centre-ville de Dresde. Les guestapistes y multiplient les visites, giflant les pensionnaires et crachant sur eux. Restrictions alimentaires, manque d'argent, alertes aériennes, tout se conjugue. V.K. fait un premier séjour en prison ; une semaine. Il ne peut plus sortir de Dresde, mais sa femme, « aryenne », garde des contacts extérieurs. Les rumeurs de « solution finale » parviennent jusqu'à la Judenhaus, et le cimetière juif local reste le dernier salon, sinistre, où l'on cause. En 1942, V.K. fait des corvées de balayage de la neige. Il vole, pour manger, quelques provisions à une vieille juive, et il s'habille avec les défroques de ses ci-devant copensionnaires déportés.

Les noms « géographiques » de Theresienstadt et d'Auschwitz parviennent jusqu'à la maison juive. L'attitude des Allemands « de base » est variable : certains, minoritaires, sont amicaux, malgré l'interdiction des contacts. Le tabac est interdit aux juifs, ainsi que les machines à

écrire. Les suicides sont nombreux, qui dépeuplent la « maison » au même titre que les déportations, sans pourtant la vider tout à fait de ses occupants. L'obligation de travail manuel signifie l'embauche locale de l'ex-romaniste dans une usine de conditionnement de feuilles de faux thé, issues de plantes européennes. Empaquetage et cartonnage ! Pommes de terre midi et soir. Bizarrement, Dresde n'est pas bombardé, car l'oncle de Churchill serait enterré dans un cimetière local ! La ville ne perd rien pour attendre.

L'année 1944 est illuminée par la nouvelle du débarquement de Normandie. Eva, très émue, transmet l'information à Victor. Il reste froid, car tout espoir pour lui est perdu, et si l'espérance existe, elle ne peut se situer que dans un avenir imprévisible. La promiscuité croissante dans la Judenhause conduit à des tensions presque insupportables, même entre juifs. Pour V.K., la menace physique de l'infarctus se précise, et plus encore pour sa femme, qui se réfugie dans la tabagie (aryenne, elle a le droit de fumer).

Des nouvelles fragmentaires parlent de gazage des juifs. V.K., pour passer le temps, rêve de Montesquieu : la séparation des pouvoirs d'icelui serait merveilleuse ! Nostalgies : elles concernent l'Allemagne de Weimar, libérale, et même celle de Guillaume II, infiniment plus plaisante que l'hitlérisme.

1945 : catastrophe... et liberté finale. Victor, qui semble être devenu l'homme de confiance du petit groupe de juifs survivant dans la « maison », est chargé par les autorités allemandes de leur annoncer le départ pour les camps, fixé au jour d'après. Mais l'horrible bombardement de Dresde (février 1945) tue les uns et sauve les autres. C'est chacun pour soi. Eva, les avions partis, découpe l'étoile jaune de V.K. Il est maintenant aryen ! Il file avec elle en Bavière, où il erre jusqu'à la libération de celle-ci par les Alliés. La vie va reprendre, dans la déprime quand même.

Victor redevient professeur d'université et même communiste (!), en RDA, avec mauvaise conscience. Enfin, au terme d'un voyage en Chine rouge après le décès de Staline (1953), il se fait derechef libéral, anticommuniste, mais sans le dire, car il ne veut pas compromettre la jeune femme catholique qu'il a épousée, lui, septuagénaire, après la mort d'Eva.

Ce journal d'un persécuté qui a survécu est un document prodigieux, incroyable, extraordinaire, passionnant. Osons dire que c'est bien meilleur, par exemple, que les derniers ouvrages du brave Günter Grass...

Deux ouvrages de Victor Klemperer :

Mes Soldats de papier Journal de 1933-1941 Traduit de l'Allemand et présenté par Ghislain Riccardi

Je veux témoigner jusqu'au bout Journal de 1942-1945 Traduit de l'allemand par Ghislain Riccardi, Michèle Kiintz-Tailleur et Jean Tailleur

Seuil, 180 F et 210 F.



Victor Klemperer a écrit un journal poignant et unique.

(Photo Eva Kemlein.)
